

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Un Ryokan

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 88-92

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# *Saluti da ...*

*par Giuseppe Biscossa*

## *... Un Ryokan*

Tokio, le . . .

Chère Laure,

Je t'écris d'un « ryokan » dans la campagne de Tokio. Entre autres choses je t'avoue que je suis en train de subir une terrible fatigue à rester assis, jambes croisées, devant une petite table très basse, laquée de rouge, qui constitue l'unique mobilier de la pièce où je me trouve et l'unique surface lisse qui me permette de poser mon papier à lettres.

Sais-tu ce qu'est un « ryokan » ? C'est une petite auberge typiquement japonaise, qui n'a rien de commun avec l'« hōteru », hôtel de style occidental que l'on trouve aussi en pays du Soleil-levant.

Maintenant je vais te le décrire.

On entre dans le vestibule avec ses valises, que l'on dépose après avoir au préalable retiré ses chaussures. A ce propos, souviens-toi, si tu viens au Japon, de porter des chaussures qu'une légère pression suffise à retirer : enlever ses chaussures ici équivaut chez nous à soulever son chapeau en entrant dans une maison ou dans n'importe quel lieu couvert.

Tandis que l'on retire ses chaussures, les filles du patron arrivent : ce sont elles qui assurent le service de l'auberge dans laquelle tout est assumé par la famille. Elles saluent par plusieurs inclinations et surtout par des sourires d'une fraîcheur enfantine ; puis elles nous

avancent des pantoufles de cuir et nous invitent à les suivre.

On doit obéir : on les suit à travers une construction de bois, sur un palier ; en cet endroit, la sensation de fragilité devient agréable comme dans certains jouets de porcelaine antique.

Du vestibule débouche un corridor au plancher mat sur lequel les jeunes filles semblent voler tant leur marche est silencieuse. Le long du corridor s'ouvrent des portes, presque comme si c'était là des cellules de moines. Quelques-unes conduisent au bain — et les jeunes filles te font comprendre par des gestes, qu'elles t'expliqueront ensuite, l'usage du bain japonais, — tandis que d'autres portes donnent dans les chambres.

On entre dans sa chambre : en réalité, c'est un petit appartement. On regarde autour de soi avec un peu de stupeur : où sont les meubles ? où est le lit ? En effet, les différentes pièces qui constituent l'appartement n'ont que quelques très belles peintures sur soie suspendues aux parois, quelques paravents ornés de paysages ténus, entre le bleu et le gris, concrets et pourtant irréels, fabuleux ; et la petite table rouge laquée dont je t'ai parlé plus haut. Et rien d'autre.

Tu te demandes où je vais dormir ?

Je dormirai par terre, couché au milieu de la pièce avec cet unique mobilier. Les jeunes filles qui t'accompagnent, te montrent tout le jeu de locaux que l'on peut obtenir en déplaçant les parois.

En déplaçant la première paroi, on rapetisse la pièce à laquelle on donne une sorte d'antichambre. En déplaçant cette autre, voici une véranda à l'intérieur de la chambre à coucher. Quant au lit, une petite Japonaise le sort d'une armoire sous la forme d'un petit matelas à étendre par terre, fourré dans un drap et recouvert d'un autre. A côté elle te met un tas de couvertures qui, même si l'on n'est pas au pôle, nous est fort utile.

Et puis : « Cioto,... cioto,... », dont j'ignore la signification, mais qui est dit d'un ton et avec un regard si aimables que l'on ne peut y résister. C'est ainsi qu'on nous souhaite une bonne nuit. Pourtant j'oubliais de te dire une chose : quelle que soit l'heure de ton arrivée,

que ce soit à une heure de la nuit, à dix heures du matin ou à trois heures de l'après-midi, on ne peut se dispenser de boire le thé avec la petite Japonaise.

Elle le porte dans une théière fumante et odorante. Elle le verse dans de minuscules tasses, une pour toi, une pour elle. Elle n'a vraiment rien de la femme de chambre. Elle est vraiment la dame latine, la maîtresse de maison qui ne reçoit pas un client, mais un hôte.

Le thé sert aussi pour elle à se faire une idée de ce que l'on est. Elle t'observe du coin de l'œil. Si tu la regardes, elle fait un trille de rire pour pouvoir continuer à faire sur toi ses considérations. Puis, une fois le thé bu, elle fait trois fois la révérence et débarrasse la table : désormais, pour elle, tu n'es plus un étranger.

Revenons maintenant au lit qui attend, étendu sur la natte. On n'a pas du tout l'impression qu'on aurait en Europe à dormir sur un matelas posé par terre. Les nattes qui couvrent le plancher des maisons japonaises sont parfaitement propres, puisque personne ne marche dessus avec ses chaussures : elles le sont même tant que parfois, sans y faire attention, on y pose ce qu'on est en train de manger ! Il ne semble pas que cela puisse se salir.

Sur ce petit matelas, on dort très bien, d'un seul trait jusqu'au matin, grâce aussi à cet air d'île reculée et tranquille, qui règne autour d'un « ryokan ».

Quand on se réveille le matin, on se voit au milieu d'une forêt. On voit des troncs d'arbres et des lianes entremêlées et, au milieu, de petites grottes de pierre aux formes variées, quelquefois en forme de totem indien ou encore d'édicule funéraire romain.

Alors on déplace les parois et l'on fait de tout son petit appartement une grande véranda, en laissant cette forêt pénétrer à l'intérieur avec sa verte exubérance.

Ensuite, quand la petite Japonaise t'a apporté le déjeuner matinal, tu te mets à parcourir la forêt, en tapanois, pieds nus, puisque les souliers sont restés dans le vestibule ainsi que les pantoufles pour ne pas les salir de terre.

Alors on découvre qu'il y a une forêt de dix mètres de long sur cinq de large, dans l'angle du mur d'enceinte

de la petite auberge. Mais ce n'est pas pour cela que la sensation d'être au milieu d'une nature sauvage s'éteint en toi. Ces Japonais ont une habileté prodigieuse pour réduire la nature en miniature. Sur deux mètres carrés, ils te font croître un bois de pins millénaires : oui ! vraiment millénaires, dix, quinze, vingt siècles d'existence chacun. Dans un bassin qui, chez nous, ne serait pas suffisant pour faire une piscine, ils te créent un jeu de péninsules et de fleurs, d'archipels et de plages, avec les terres recouvertes d'une végétation luxuriante et les eaux plissées par un vent océanique.

C'est tellement vrai qu'à un certain moment, on se demande si, par hasard, on n'est pas trop grand, d'une taille anormale, dans ce paysage. C'est comme si tu avais honte de passer, à la manière des géants rencontrés chez Gulliver, d'une île à l'autre avec ton pied démesuré.

Ici, dans le « ryokan », ce qui compte, c'est l'effet de cette végétation. Cela concourt à l'effet général de tout ce qui, dans l'auberge, est mis à la disposition de l'hôte : la détente.

Une détente neuropsychologique, un doux laisser-aller comme si l'on était sur un lit de nuages.

Le bain aussi, dont on m'a expliqué maintenant le fonctionnement, a principalement ce but.

Au fond, prendre son bain dans un « ryokan », c'est un peu accomplir un rite dans un « Kyomisutera », un Temple de l'Eau Pure. De fait, ton souci principal en entrant dans la petite salle de bois au plancher pavé, c'est celui de... ne pas souiller l'eau !

Le bain comme nous l'entendons chez nous pour la propreté personnelle, tu l'accomplis dans un coin, sur une planchette, auprès de deux robinets, l'un d'eau chaude, l'autre d'eau froide. Tu t'asperges d'eau avec une cuiller de bois, tu te savonnes, tu te laves, tu te rinces. Quand tu es bien propre, tu passes dans un bassin : seulement alors tu peux entrer dans le bain. C'est une mare carrée d'eau chaude au niveau du sol. Ici l'eau ne se change jamais, puisque les baigneurs sont déjà propres.

Et l'on y entre pour être au chaud, pour patauger,

pour rendre honneur à l'eau, pour détendre ses nerfs, sans aucune préoccupation d'hygiène. Quand on en sort, on se sent plus calme, plus serein, et l'on peut dormir plus détendu sur ce petit matelas qui couvre le sol.

Tout, dans le « ryokan » tend à ce but : parfois même l'héroïsme des jeunes filles qui en assurent l'entretien.

J'étais ici, dans ce petit hôtel en bois avec les parois de papier fort, la nuit avant laquelle le typhon « Vera » fondit sur le Japon ; depuis l'existence au Japon d'une histoire écrite, c'est le plus terrible. Sans être, ici, dans la zone directement touchée par le cataclysme, la situation n'était pas du tout rassurante. Au dehors, l'on entendait la « queue » du typhon arracher les arbres séculaires comme des fétus de paille. L'auberge pouvait être emportée vers le ciel d'un moment à l'autre et ensevelir sous les décombres tous ceux qui s'y trouvaient.

Mais elles, les jeunes filles, de dire : « Cioto,... Cioto,... », comme si rien ne se passait, comme si, au Japon, il en avait toujours été ainsi, comme s'il y avait toujours eu des vents aussi violents ; et elles souriaient pour que dans son lit étendu sur la natte, l'hôte ne sache pas que dehors, à travers la campagne, galopait la mort.

Cela ne te semble-t-il pas une chose merveilleuse en comparaison de l'idée que nous nous faisons de l'industrie hôtelière ?

A moi, oui. Mais de ce Japon où tout est merveilleux et dont le peuple, quelquefois d'une manière surhumaine, sait dominer les mouvements du corps et de l'âme, nous aurons l'occasion de reparler lors de mon retour en Europe.

En attendant, reçois mon salut affectueux.

ton PIERRE

(Traduction des élèves d'Humanités)